

Tom Ferguson est donc un député hygiénique; s'il n'existait pas, il nous manquait bien. Il n'est pas clairvoyant, comme certain médecin qui fait courir en ce moment toute la capitale, mais il a d'autres qualités. Il chasse le spleen, cette petite bête anglaise, qui s'installe de temps en temps au logis, où elle apporte le deuil, la tristesse et le sombre ennui.

Ne vous étonnez point, lecteur, qui vous pâmez d'aise devant un rosif saignant, de la profonde antipathie du poète des *nuits florentines* pour la cuisine anglaise. Vrai parisien du boulevard, habitué à la bonne cuisine française des premiers restaurants, il devait en effet n'avoir que peu de goût pour la cuisine anglaise, si différente à certains égards.

Est-ce la vraie cuisine anglaise qui règne ici, chez nos compatriotes d'origine britannique? Voyez le menu de tous nos dîners politiques; la moitié des mets portent des noms français. Est-ce à dire qu'ils sont préparés à la française, selon les traditions du Rocher du Cancale, des Provençaux, du Peters, etc.? Je n'en crois rien.

Dans tous les cas, détestable ou non, notre cuisine, probablement mi-partie anglaise, mi-partie indigène, suffit amplement à nos besoins de bon potage.

Il y a en ce moment plus de dîners politiques que de discours en Chambre. L'orateur Cockburn, qui va, dit-on, passer du fauteuil de la présidence à celui de juge, a commencé sa série samedi dernier. Les ministres ne tirent point de l'arrière, comme bien vous pensez.

Quant aux toasts et aux harangues d'après-dîner, ou d'après-boire, comme vous voudrez, il n'y a pas à dire, c'est la scie la plus complète qu'il soit possible de monter à quelqu'un.

M. de Bismark disait du comte de Moltke: quel homme savant! il sait se taire en sept langues.

Hélas! nos hommes politiques n'en savent que deux tout au plus, et c'est le diable si vous obtenez d'eux qu'ils ne prononcent que deux ou trois *speeches* lorsqu'ils ont mangé et bu en société.

Les toasts, aussi bien que les adresses aux personnes distinguées qui ont le malheur de nous tomber sous la main, sont un des mauvais côtés de nos mœurs politiques.

Il va sans dire que ce lourd bagage nous vient des anglais. Eh bien! c'est un triste cadeau qu'il nous ont fait là...

Les Anglais, semble-t-il, ont toujours eu un faible pour les repas somptueux. L'histoire rapporte que Richard, comte de Cornouailles, frère d'Henry III, fit un festin, le jour de ses noces, où il y avait trente mille plats de viande, et que le roi Richard II, durant les fêtes de Noël, qui duraient quinze jours, dépensait tous les jours dans son palais 26 bœufs et 300 moutons, sans compter la volaille et les autres provisions.

Fortescue remarque qu'anciennement, les sergents à-l'ois dépensaient à leur banquet 1600 écus, ce qui en ce temps-là valait deux mille livres sterling d'aujourd'hui.

De tels repas sembleraient de nos jours de la dernière extravagance. Ils sont incompatibles avec notre civilisation raffinée, délicate et efféminée.

En ce temps-là, les Anglais avaient de ces banquets monstres, au couronnement des rois, à l'installation des chevaliers de la Jarretière, à la consécration des évêques, aux réceptions d'ambassadeurs, au triomphe de Mylord Maire de Londres, à la réception des sergents ou docteurs à-l'ois, et des professeurs des cours de justice.

L'auteur que je cite, et qui écrivait en 1698, dit pourtant que les Anglais de son époque ne sont pas si gourmands qu'ils l'étaient autrefois. Autrefois, dit-il, ils faisaient trois ou quatre repas par jour, — comme font ici nos cultivateurs, et en général, tous nos gens de la campagne.

Or, depuis les guerres civiles sous Charles I, ils ne font qu'un repas; il est vrai qu'il est bon, ajoute-t-il, et qu'ils tiennent table assez longtemps.

Mais, il n'y a pas que l'influence des guerres civiles qui ait contribué à opérer ce merveilleux changement dans la diète de MM. les Anglais. Mon auteur ne manque pas de nous faire connaître que le tabac qu'ils fument en quantité, le café, le chocolat y sont aussi pour une bonne part.

« De plus, dit-il, ils ont éprouvé que de ne point souper ou de manger peu le soir, aide extrêmement à conserver sa santé. »

Eh bien! je vous avouerai en toute franchise, qu'il y a pour moi dans le passage ci-haut souligné un vif sujet d'étonnement.

Les Anglais qui ne soupent point, afin de conserver leur santé!... Mais de nos jours, qui donc passe la soirée à grignoter des Sandwiches et à boire du thé, ou autre chose, si ce ne sont MM. les Anglais de Londres, et leurs dignes moitiés!...

Ah! cher vieil auteur, on voit bien que vous écriviez, il y a deux siècles; vous ne vous y reconnaîtriez plus aujourd'hui....

Voyez un peu la différence des appréciations. Nous avons entendu Henri Heine, épris de la cuisine parisienne, parler avec un souverain mépris de la cuisine anglaise. Voici un français, M. le Dr. Chamberlain, lequel écrivait sous Guillaume III, qui place la cuisine anglaise bien au-dessus de la cuisine française.

La manière dont les Anglais accommodent leurs viandes, dit-il, contribue beaucoup à la santé, car ils les font bouillir et rôtir et les mangent sans sauce ou ragout, et il est certain qu'elles en sont plus saines. Les ragouts français ne sont proprement que des viandes sophistiquées, inventées plutôt pour plaire au palais que pour satisfaire à l'appétit, *irritamenta gulæ*; ce que vous goûtez n'est pas réellement ce que vous mangez, tant on en a ôté le véritable goût, pour en substituer un autre; on satisfait au goût et l'on trompe et gâte l'appétit et la santé. Il n'y a point de pays au monde où l'on travaille mieux en pâtisserie qu'en Angleterre, et particulièrement ils font leurs pâtés de venaison excellents.

Eh bien! il y a du vrai, et du vrai encore applicable de nos jours, dans ce que dit le Dr. Chamberlain. La critique qu'il fait de la cuisine française, où c'est la sauce qui donne le goût au mets, est bien fondée. Et pourtant, Henri Heine n'a pas tort non plus dans sa critique de la cuisine anglaise....

Enfin, cher lecteur, forme-toi l'opinion que tu voudras, je m'en lave les mains.

UN SOLITAIRE.

A Chicago, les afficheurs placardent leurs petites affiches jusque sur les semelles de bottes des gens qui se font raser chez les barbiers. Quelle manie d'annoncer!

## LES COLONS DU SAGUENAY, LEUR POSITION.

Dans le printemps de 1870 un incendie désastreux qui promena ses ravages dans toutes les directions, détruisit les trois quarts du Saguenay, et réduisit les habitants dans la plus grande des misères! Leurs maisons furent détruites avec tout ce qu'elles contenaient, grains, ustensiles et effets de toutes sortes; les terres ensemencées furent également dévastées, de sorte qu'il ne leur restait plus d'espoir qu'en la Divine Providence. Ceci se passait le 19 mai. A une époque aussi avancée de la saison, il est facile de concevoir quel effet cet accident produisit sur ces pauvres gens. Au cri de détresse qui se fit entendre alors, des secours furent reçus à temps, pour ranimer le courage ébranlé des centaines de familles que le sort venait de plonger dans le malheur. Il se forma des comités de secours, et il fut pris des mesures pour leur venir en aide; mais, pendant qu'on organisait toutes ces choses, le plus beau temps des semailles se passait, et il fut impossible pour lors d'ensemencer toutes les terres. Quoique la récolte ait été bonne, comparativement aux années précédentes, et eu égard à l'étendue des terrains ensemencés, cependant ces pauvres gens, qui avaient été si cruellement éprouvés eurent à souffrir encore beaucoup le reste de l'année. Leurs récoltes ne suffirent pas pour rencontrer leurs affaires: car tous avaient contracté des dettes; les uns pour se rebâtir, et les autres pour se procurer les grains nécessaires et pour soutenir leurs familles.

Dans cet état, on nourrissait cependant les plus belles espérances sur l'avenir, et l'année 1871 devait faire renaitre le bonheur et apporter le remède à tous ces maux; mais ce reflet de joie rayonnait encore sur leurs fronts lorsqu'un second malheur, et beaucoup plus considérable que le premier, les atteignit de nouveau: ce fut la gelée qui dans une nuit fit périr une grande partie de la récolte; et ce qui en restait fut presque totalement détruit dans les champs par suite des pluies incessantes qui durèrent pendant tout le temps de la moisson.

Cette fois c'est une véritable calamité, car tout ce peuple épuisé par les épreuves de l'année précédente se trouve sans ressources.

Dans plusieurs localités on a fait appel à la générosité du gouvernement, mais il est assez difficile d'espérer les secours nécessaires par ce moyen, car les besoins sont nombreux.

On m'informe aussi que certaines municipalités, qui ont organisé des moyens d'emprunt ont obtenu quelque argent; mais les sommes obtenues sont loin d'être suffisantes.

Que reste-t-il donc à faire maintenant?

Le Saguenay, comme l'on sait, est un pays encore au berceau, il y a à peine trente ans que le premier colon implanta sa tente sur ses rives, et qu'il mit la cognée au premier arbre; effectivement il ne doit pas manquer que d'y avoir des travaux à faire en tous sens, chemins de colonisation, ponts publics, etc., etc. Et comme ces travaux se font sous le contrôle du gouvernement, pourquoi ne se hâterait-il pas de les faire exécuter? Parmi ces travaux il y en a qui pourraient être commencés même à présent: ce serait, en outre, un excellent moyen pour le gouvernement de venir en aide à nos pauvres infortunés, et cela ferait un bien incalculable. De cette manière l'argent du gouvernement serait employé utilement; et l'argent gagné ainsi serait beaucoup mieux utilisé et produirait un plus grand bien.

Dans le moment que j'écris, j'apprends que déjà plusieurs familles des Sept Isles du Lac St. Jean, (Rivière à l'Ours) n'ont plus rien à manger; et beaucoup d'autres sont à la veille de se trouver dans la même position. Or, que vont faire ces familles si on ne leur procure pas quelques moyens de gagner de l'argent? Prendre le chemin de l'exil, ou mourir de faim!... il n'y a pas d'autre alternative.

Ainsi, comme on le voit, le temps presse, et si l'on tient à retenir les Canadiens au pays, il est grand temps de leur faire des libéralités: c'est peut être la dernière fois que ces courageux pionniers nous demandent du secours, du moins il faut l'espérer, encore un effort donc.....

D'ailleurs il est si consolant de faire du bien quand il est donné de le pouvoir! Que d'amertumes, que de douleurs changées en consolations!

Je disais tout à l'heure qu'il y a encore beaucoup d'améliorations à faire dans le Saguenay. Au nombre de ces améliorations, et parmi celles qui pourraient être faites en toutes saisons, je citerai l'élargissement et le creusement de la décharge du grand lac St. Jean, à ses sources, pour faire baisser le niveau du lac. Ces travaux, qui paraissent d'abord une entreprise inutile et sans but, seraient de la plus grande importance et du plus grand intérêt; — pour cela, il s'agirait seulement de briser une digue de rochers, sorte de chaussée naturelle, d'une hauteur variant de dix à vingt pieds, qui traverse la décharge à cet endroit, et que l'action de l'eau n'a jamais pu détruire. Ces travaux pourraient se faire assez facilement et le coût des dépenses ne serait pas énorme.

S'il était fait une brèche suffisamment profonde à cet endroit, on verrait tout autour du lac d'immenses prairies, et des champs considérables de bonne terre végétale que les eaux ont engraisées en les couvrant périodiquement par le limon qu'elles y ont laissé, livrés à la culture. Qu'on se représente un grand lac, d'au moins cent vingt milles de circuit, dont les eaux, en se retirant, laisseraient tout autour un demi mille de rivage qui ne serait plus inondé, à part toutes ses baies profondes qui se couvrent d'ordinaire à la crue des eaux, on aura une idée de cette vaste étendue de terre qu'on en retirerait et de l'importance de la chose. Tous les hommes experts qui ont visité ces lieux sont tombés d'accord sur ce point; et tous ont été d'opinion que cette amélioration est nécessaire et qu'elle devrait être exécutée de suite. En moins de cinq ans les produits qu'on en retirerait compenseraient le coût des dépenses occasionnées par ces travaux. Il n'y a aucun doute que si le gouvernement fait explorer cette localité, qu'il s'en occupera sérieusement, et que ces travaux ne tarderont pas à se faire.

Comme il a paru certains articles dans les journaux, tendant à déprécier le Saguenay, je crois qu'il n'est pas hors de propos de dire un mot ici à ce sujet, afin de faire connaître à ceux qui ont l'intention d'aller s'y établir, qu'on a beaucoup exagéré les choses et que l'on a fait ces assertions gratuitement.

Il est bien vrai que c'est une année de disette pour tout le Saguenay; mais si l'on remonte aux causes, on comprendra facilement que ce n'est pas dû au climat ni au sol: l'incendie de 1870, qui en est la principale cause, n'a aucun rapport en cela. La gelée et les pluies qui ont détruit la récolte l'automne dernier, n'ont-elles pas eu un effet semblable dans tout le pays? Ne voit-on pas de vieux comtés renommés pour la douceur de leur climat, à peu près dans la même position que le Saguenay? Le comté de Chicoutimi diffère des autres comtés qui ont moins souffert sous ce rapport seulement, en ce que les semailles n'ont pu être commencées à temps le printemps der-

nier par suite des pluies qui ont duré pendant tout le mois de mai. Cela explique pourquoi la récolte a été plus endommagée par la gelée dans ce comté que dans certains autres.

Rien n'explique pourquoi le climat ne serait pas aussi bon dans cette section du pays qu'ailleurs, surtout dans le voisinage du lac St. Jean, qui se trouve à peu près sous la même parallèle de latitude avec Québec et Montréal.

Il est vrai que le voisinage immédiat des grandes forêts et des savanes peut exercer une certaine influence sur le climat et arriver à ce résultat, mais cet effet aurait été connu plus tôt. Et quant à la valeur des terres, je n'hésite pas à dire qu'on ne saurait rencontrer nulle part ailleurs un sol meilleur et plus fertile et la preuve, c'est que le cultivateur récolte en moyenne quinze pour un dans les terres en labour: les terres bien améliorées donnent même jusqu'à vingt pour un. Dans les terres neuves, en brûlé, on a récolté jusqu'à quarante pour un. Qu'on juge par là de la fécondité du sol, et qu'on me dise après cela si l'on peut rencontrer de meilleures terres ailleurs.

UN COLON.

## NOUVELLES.

Une dépêche de Toronto dit qu'il est rumeur en cette ville que le Prince et la Princesse de Galles visiteront le Canada, au retour de leur voyage d'Italie.

Il paraît que le Saint-Père doit prochainement remplir les vacances qui existent dans le Sacré-Collège, et que l'Archevêque Manning recevra alors le chapeau de Cardinal.

Le gouvernement fédéral a donné ordre à M. Alexandre McNab, ingénieur civil, de faire l'examen nécessaire pour le creusement du port de Pictou, afin de commencer le plus tôt possible les améliorations.

CHIFFRES ENCOURAGEANTS.—D'après le rapport que vient de publier le ministre de l'Intérieur, on voit que le revenu de ce département s'est élevé à \$5,128,004, ou \$717,188 de plus que l'année dernière.

Les dépenses, pour le même département, n'ont été que de \$241,521, laissant un surplus net de \$4,900,000.

L'excédant du revenu de la Puissance sur les dépenses pour l'année dernière, a été de \$3,712,479, et l'augmentation dans le montant des recettes, sur celles de la dernière année fiscale, de \$3,823,275.

## LÉGENDES DES FORGES ST. MAURICE.

Les charretiers prirent cette vision pour un avertissement, et depuis ce temps ils se dépêchèrent plus le samedi et ne furent jamais obligés de travailler le dimanche.

Mais ce que tout le monde des Forges et des environs entendit, ce que j'ai moi-même entendu mille fois de mes oreilles, c'est cette voix mystérieuse qu'on a appelé le *BEUGLARD*! Cette voix se faisait entendre tous les soirs et souvent même pendant le jour; elle semblait venir de quelque un qui planait dans l'air. Tantôt elle paraissait s'approcher, tantôt elle s'éloignait ostensiblement, et criait sans cesse comme un homme en peine: ha-ou! ha-ou! Il n'est pas un *sucrier* que le *beuglard* n'ait fait pâlir cinq fois dans sa cabane.

Mon frère aîné était employé à bucher à une certaine distance des Forges. Un samedi il s'en revint pour recevoir la paye et monter de la nourriture; puis, dès le lendemain matin, dimanche, il partait avec deux compagnons pour retourner au chantier. Quant vint l'heure de la messe, les trois jeunes gens ne pensèrent pas à s'arrêter ni à prier; ils continuèrent leur route. Bientôt, cependant, ils commencèrent à entendre le *beuglard*; mais comme il paraissait loin, bien loin, et que tous trois l'avaient entendu bien des fois, ils y firent peu d'attention. Au bout d'un moment, ils s'aperçurent que le *beuglard* approchait rapidement, tout en criant comme à l'ordinaire: ha-ou! ha-ou! Ils continuèrent à marcher sans rien dire. Mais le *beuglard* approchait toujours, et il vint un moment où il ne paraissait plus qu'à un demi arpent; ses cris de ha-ou! ha-ou! retentissaient alors d'une manière effrayante au milieu des grands arbres qui les environnaient. Pâles, les cheveux hérissés, les jeunes gens s'arrêtèrent et se regardèrent instinctivement. Mon frère, qui était le plus vieux, dit à ses compagnons: « nous sommes fatigués, pour des catholiques c'est mal de marcher pendant la messe comme nous faisons, sans même penser à prier. Arrêtons-nous et disons le chapelet, la Ste. Vierge nous protégera. » Ils déposèrent leurs fardeaux sur la neige, se mirent à genoux dessus, et commencèrent le chapelet. Le *beuglard* aussitôt se mit à reculer, sa voix diminuant à mesure, jusqu'à ce qu'elle s'éteignit dans la profondeur du bois.

Quand le *beuglard* nous faisait peur, nous avions tous recours aux mêmes moyens que mon frère aîné; nous faisons un bon signe de croix, et nous disions quelques prières. Il y en avait alors qui priaient pour l'âme de Mlle Poulin, parce qu'ils croyaient que c'était elle qui venait demander des prières.

D'autres croyaient que le *beuglard* n'était autre que le démon, qui venait ainsi les injustices faites à Mlle Poulin, en reconnaissance de la cession qu'elle lui avait faite de tout ce qu'elle possédait. On a demandé bien des fois aux curés ce que cela pouvait être, ils n'ont jamais voulu se prononcer.

C'est singulier comme dans ce temps-là il paraissait y avoir des esprits partout. Tenez il n'y a pas longtemps que nous avons passé une côte appelée la *côte jaune*; eh bien! au pied de cette côte là, les charretiers voyaient un homme noir qui se tenait debout, et qu'on ne put jamais faire parler. Ils avaient beau lui crier toute sorte de choses, pour l'irriter et le décider à dire ce qu'il était, jamais ils n'avaient de réponse. Un jeune homme s'avisait, un soir, de présenter au fantôme une ardoise et un crayon, afin qu'il écrivit ce qu'il était ou ce qu'il voulait. L'homme noir prit l'ardoise et le crayon, et écrivit, mais personne ne put rien comprendre à son écriture.

Il se passa des choses extraordinaires même dans le temps où les forges ne marchaient plus. On vit par exemple, en plein midi, un gros ours qui passait à petit pas au milieu du village. Grand émoi de tous côtés! Les chasseurs saisissent leurs fusils, et accourent en toute hâte; on tire un coup, deux coups, trois coups, dix coups, vingt coups, et l'ours ne paraît pas avoir une égratignure. Il s'avance lentement, comme s'il n'avait encore rien entendu ni rien senti. Un certain Michelin, bon ivrogne et bon sacreur, qui avait tiré plusieurs coups de fusil, se trouva dans une grande colère. Il dit à l'ours: « puisqu'il n'y a pas moyen de le tuer, tu vas toujours me mener un bout! » et il sauta sur la mystérieuse bête. Elle continua tout simplement sa route, Michelin eut peur et descendit promptement de sa nouvelle monture.

(A continuer.)

MINIÉ.